

**EXTRA**  
**DIMANCHE**

street art

**Aristide Barraud**

# Celui qui repoussait les murs

L'ancien joueur de rugby (31 ans), à la carrière brisée par les attentats du 13 novembre 2015, a surmonté les épreuves pour se lancer dans l'art.

Pendant plusieurs mois, il a fait d'une barre d'immeubles de Montfermeil en voie de démolition le lieu de ses créations.

Alexis Planchet/Equipe



**ALEX BARDOT**

Des traces de peinture noire tachent ses doigts. La veille, pot et pinceau à la main, il a crapahuté pour accéder à un toit de Ménilmontant, le quartier du XX<sup>e</sup> arrondissement parisien où il vit. Sur une cheminée, avec le clocher de l'église comme témoin, il a écrit : «*Et s'il fallait pour un temps / Mettre de côté le printemps / Et affronter ce qui m'empêcherait longtemps / Sous le ciel de Ménilmontant.*»

Un quatrain pour raconter les années d'une lutte intérieure qu'il a menée sabre au clair. Aristide Barraud était sur le trottoir du Petit Cambodge, le 13 novembre 2015. Les balles de kalachnikov lui ont laissé des cicatrices et des douleurs qui ont brisé sa carrière dans le rugby. Les heures suivantes, passées entre la vie et la mort, l'ont atteint au-delà de la chair et des os. Depuis trois ans, le jeune homme lumineux voyait la vie par sa partie sombre. «*À travers des filtres de destruction*», dit-il. Ses quatre vers de poésie racontent qu'il a choisi d'affronter les démons pour ne pas qu'ils l'envahissent. Il a fallu trois ans de travail sur lui-même. Ce printemps qu'il avait mis de côté, comme il l'écrit, a commencé à revenir quand un psychiatre a posé les bons mots : l'ancien international espoir souffre du syndrome de Lazare, nom tiré d'un personnage biblique que Jésus a ressuscité. «*Sauf que, revenu dans*

*le monde des vivants, il se sent en décalage*, explique Aristide. *Il est lui, tel que les gens l'ont toujours connu, mais en fait il n'est plus lui. C'était exactement ce que je vivais. Après ce diagnostic, c'était plus facile pour moi de combattre parce que je connaissais mon adversaire. Aujourd'hui, il est là, mais je sais vivre avec.*»

**“Ce que les attentats ont fait, c'est qu'ils m'ont donné du temps, puisque je n'avais plus le rugby, et libéré des blocages. Je n'en avais pas beaucoup mais, depuis, je ne m'interdis vraiment rien”**

Parce que la vie sait ne pas être binaire, qu'elle mélange parfois les couleurs les plus opposées, les instants sombres qui ont suivi les balles ont aussi été un creuset. Il explique : «*De ce voyage entre la vie et la mort, j'ai des visions très nettes. Des sensations, des idées, des rencontres avec mon passé. Ça revient au fur et à mesure. Je consigne tout, j'arrive à le mettre en forme. Ce moment-là, c'est un catalyseur. Ça lance un nouvel ordre, un nouveau départ. J'y ai laissé beaucoup de choses et récupéré d'autres.*» Et le joueur de rugby est devenu artiste. Ni grâce aux balles, ni sur un coup de tête, mais par l'effet d'un «*feu intérieur*» que la vie a réveillé. Mais ne sombre pas, son livre publié en 2017 et depuis édité en Poche, était un premier pas dans l'écriture. Aristide Barraud a ensuite pris d'autres voies. Même, il tri-

**Blessé dans les attentats de 2015, Aristide Barraud, ancien international espoir de rugby, a pris un nouveau départ, découvrant notamment le street art.**

aurait son appareil photo, racontait des histoires à sa sœur dans le lit qu'ils partageaient, remplissait des carnets de signes abstraits, écrivait bêtises et pensées sur les tableaux de classe du lycée aux heures vides.

En 2018, cette envie créatrice ne l'ayant pas quitté, il a «*décidé de décider de sa vie*» pour lui laisser libre cours. Son travail mélange photos, calligra-

phies, vidéos, collages, textes, sons, comme dans les deux œuvres exposées récemment au palais de Tokyo, à Paris, pour les 25 ans du film *la Haine* de Mathieu Kassovitz. Quand on lui demande ce qui, dans son souffle artistique, vient de sa vie d'avant et de celle d'après le 13 novembre, il répond : «*Tout était là. Ce que les attentats ont fait, c'est qu'ils m'ont donné du temps, puisque je n'avais plus le rugby, et libéré des blocages. Je n'en avais pas beaucoup mais, depuis, je ne m'interdis vraiment rien.*»

Pour vivre comme il l'avait décidé, Aristide Barraud est passé par la galère, qui l'a mené à devenir un temps livreur à vélo. Il a aussi refusé une proposition de la Comédie-Française autour de son expérience des attentats, et même des projets cinématographiques autour de son bouquin qui lui auraient permis de vivre «*facile cinq ans à Venise avec un bateau*», un rêve personnel. À la place, il a acheté peinture et pinceaux et s'est fait expert en grimpe de échafaudage pour accéder à ces cheminées d'immeubles parisiens qu'il compare aux «*pages blanches*» d'un cahier. Avec l'appareil argentique d'une amie de son amie, il a par ailleurs commencé à saisir des ciels, des oiseaux, à photographier des migrants, des tours de banlieue... Puis il s'est enhardi. «*J'ai*

**Aristide Barraud devant l'une de ses œuvres au palais de Tokyo de Paris, pour les 25 ans du film «la Haine».**



Ghislaine Terzi



Aristide Barraud

**“Alors que j’en finissais avec un cycle de démolition de ma vie et de mon corps, je me sentais bien dans un lieu en train d’être détruit”**

Petit à petit s’est imposée l’évidence d’un lien avec lui-même. Son histoire d’enfant des cités qui a pu, grâce au rugby, en partir. Et son parcours de rescapé des attentats. «*Je me suis posé la question : est-ce j’avais cette attirance pour ce lieu entre vie et mort parce que ça me permettait de revenir dans ce monde tellement bizarre que j’ai parcouru pendant quelques heures le 13 novembre ? C’était bizarre : alors que j’en finissais avec un cycle de démolition de ma vie et de mon corps, je me sentais bien dans un lieu qui était en train d’être détruit. Et cet endroit devenait le premier projet artistique de ma reconstruction.*»

L’été dernier, l’ancien n° 10 a organisé des vernissages sauvages de son expo avec ceux qu’il avait côtoyés là. Les monstrueuses machines de démolition ont depuis tout rasé. Des travaux d’Aristide Barraud, il reste une vidéo visible sur Internet («*B5, les tours tombent*») et des photos. Elles serviront prochainement à une expo dans les rues de Montfermeil, financée par les Ateliers Médicis. Un beau livre est également en gestation dans une importante maison d’édition. Un autre projet d’exposition, avec la Cimade (organisation d’aide aux réfugiés), verra bientôt le jour. En septembre, Aristide Barraud sait qu’il retournera à l’écriture, pour un roman sur l’amitié qui «*le bouffe*» déjà. Son printemps est revenu. **E**

**Le bâtiment B5, dans la cité des Bosquets à Montfermeil (Seine-Saint-Denis), a été le cadre d’un projet artistique «de reconstruction» pour Aristide Barraud, admis à l’école Kourtrajmé. De février à juillet, il a écrit, collé, peint pour finalement bâtir une exposition racontant le lieu et ceux qui y ont vécu.**

À côté des nombreux textes qui ont noirci les murs ensuite, Aristide Barraud a collé des portraits d’anciens habitants ou de jeunes employés, souvent issus du B5, qui vidaient l’immeuble de ses derniers objets. Après le confinement s’est installée l’idée d’un projet artistique. Dormant parfois sur place, un hamac tendu sur le toit, il a squatté cages d’escalier et anciens appartements pour bâtir une exposition racontant, à sa manière, le lieu et les hommes qui y ont vécu.



Aristide Barraud

► développé des petites techniques que j’ai appliquées à mes images. J’ai écrit sur les négatifs, commencé à les découper, à faire des collages.»

En 2019, pendant la Coupe du monde de rugby au Japon, certaines de ces photos retravaillées ont illustré ses chroniques pour *Le Monde*. Mais l’expérience sur place avait un goût amer. «*Je ne l’ai pas très bien vécue, parce que la Coupe du monde était l’objectif que je m’étais fixé (au moment des attentats, il allait devenir éligible pour l’équipe d’Italie et était suivi). Au retour, je me suis senti libéré du poids de la fin du rugby. En même temps, je me sentais mal parce que j’étais seul. Avec le rugby, j’avais vécu en collectif toute ma vie, je savais que le regard extérieur, la critique étaient une force. Mais dans ma volonté artistique, je n’avais personne. Je semais des petites graines, mais ça ne prenait pas.*» De retour du Japon, dans le refuge familial de Massy (Essonne), Aristide Barraud a livré son mal-être à sa mère. Qui lui a parlé de Kourtrajmé, l’école de cinéma de Montfermeil (Seine-Saint-Denis) où, avait-elle entendu, une section «*Art et images*» venait d’être lancée sous l’égide de l’artiste JR. «*Je suis allé voir sur leur compte Instagram, JR expliquait dans une vidéo que c’était ouvert aux sculpteurs, peintres, photographes, graffeurs. Les candidatures se finissaient quatre jours après...*» Sur le millier de dossiers envoyés, douze ont été retenus. Dont celui d’Aristide Barraud.

De janvier à juillet, durant sept mois, dans les locaux de Kourtrajmé à Montfermeil, l’autodidacte a enrichi son bagage. Il a surtout fait une rencontre. Le B5, barre de 10 étages et 148 logements, dernier bâtiment encore debout de la cité locale des Bosquets, alors en train d’être vidée avant démolition. «*Quand je l’ai vu, il s’est passé un truc en moi, que je n’ai pas compris au début. Le soir du premier cours à Kourtrajmé, j’y suis allé. Le chef de chantier, trop sympa, m’a laissé entrer. Puis je suis revenu, revenu, revenu...*» Il s’est incrusté au point de faire partie des murs. En février dernier, il y a écrit un premier poème : «*On est tous comme le B5 / Aujourd’hui debout / Demain tas de pierre / De poussière / Et de boue.*»

## « Il a réussi à nous emmener loin »

JR, chaperon d’Aristide Barraud à l’école Kourtrajmé, raconte son éclosion artistique.



«*Dans le dossier de candidature qu’Aristide a envoyé à Kourtrajmé, il n’y avait que quelques photos et une petite vidéo où il traversait un pont (à Massy, où il avait réalisé sa première photo, enfant) en racontant qu’il avait dû changer de vie et qu’il avait envie de se mettre à 100 % dans l’art. Une école classique ne l’aurait peut-être pas pris parce qu’on y demande des choses conventionnelles. À Kourtrajmé, on a deux manières de sélectionner les candidats : certains ont un dossier incroyable, d’autres dégagent une énergie. Aristide, c’était ça. Il n’avait pas encore osé développer sa pratique, son dossier était léger, mais on sentait que quelque chose d’incroyable vibrerait en lui, que c’était en train d’éclore et que peut-être ça s’exprimerait quand il serait dans l’école, au contact du collectif. Dans sa démarche, Aristide va chercher en profondeur, derrière les couches de sa propre vie, derrière les murs des bâtiments sur lesquels il a travaillé, derrière les*

pierres et les hommes. Dans son projet autour de la destruction, il a réussi à nous emmener loin, en tant que spectateurs et intervenants, dans ce qui fait nos villes, nos bâtiments, nos histoires. Ce qu’il a appris dans le rugby, la détermination et le collectif, il le transpose dans son parcours artistique. On travaillait sur le B5 avec Ladj (ly, réalisateur du film *Les Misérables*). Quand Aristide l’a su, il est venu me voir pour me dire qu’il avait aussi un projet. On est allés voir le bâtiment ensemble, on a regardé comment le sien pouvait cohabiter avec le nôtre. Et nos deux projets sont nés sous un même toit. Dans le sien, autour de ciment que l’on recycle, il y a un parallèle avec sa propre vie d’ancien joueur de rugby. Les attentats ? Il est assez discret, il n’en a pas parlé en arrivant à l’école, je l’ai su seulement à la fin. Quand on regarde ses différents projets, on voit que ça l’habite. Tout est lié. Le saut dans l’art, il ne l’aurait pas fait sans ça. Le monde du rugby ne lui permettait pas forcément de se lancer. Les circonstances malheureuses lui ont tracé une autre voie, mais c’est surtout sa détermination qui l’a amené là. Un jour, il a décidé qu’il voulait devenir artiste. »

A. Ba.